

## **Mathinées lacaniennes**

### **Introduction au cycle 2009.**

**26 septembre 2009**

**Jorge Cacho**

Virginia Hasenbalg-Corabianu : Jorge, est-ce qu'on enchaîne, non ?

Jorge Cacho : On enchaîne, oui.

V. H. C. : On enchaîne, enchaînons après le trou.

J. C. : C'est vrai que ce séminaire, c'est une chaîne de questions qui sont en partie abordées, certaines, dans le programme que nous avons établi après plusieurs réunions de travail entre nous trois, et c'est vrai aussi que les questions qui ont été mises en valeur ne tenaient pas seulement aux questions qui nous semblaient les plus intéressantes, mais aussi aux collègues que nous avons invités préalablement. Autrement dit, qu'il fallait aussi, d'une certaine manière, je dirai pas soumettre, parce que c'est pas notre... mais quand même tenir compte des avis de chacun des intervenants concernant ce séminaire si complexe... et dont on peut isoler des questions en fonction de la manière – plus singulière peut-être – dont chacun y est pris ; ou des questions qu'il travaille pour la continuation de sa propre analyse, et pour les questions que ses patients lui renvoient. Parce que une des fonctions du patient, c'est pas seulement de profiter du travail que l'analyste peut l'aider à faire, mais aussi du travail que les analysants renvoient à l'analyste, c'est-à-dire le point aveugle dont il est atteint.

Ceci dit, je voudrais souligner quelques points, dans ce séminaire et je commencerai par une affirmation de Lacan, d'emblée, dès la première page, et qui est tout à fait étonnante parce qu'elle semble presque contradictoire. A la fin du premier paragraphe, je lis l'édition du *Seuil*<sup>1</sup>, page 9 : *Avec le temps, j'ai appris que je pouvais en dire un peu plus* – sur l'éthique de la psychanalyse – parce qu'il commence en disant : *Il m'est arrivé de ne pas publier l'Éthique de la psychanalyse* – à l'époque ce séminaire n'était pas encore publié – *Avec le temps, j'ai appris que je pourrais<sup>2</sup> en dire un peu plus*. Donc, est-ce que ça veut dire que dans ce séminaire il va continuer à en dire un peu plus sur l'éthique de la psychanalyse? Nous ne pouvons pas ne pas entendre ce séminaire comme quelque chose de "en plus" sur l'éthique. Donc, il est parfaitement, dans le dire de Lacan, noué à la problématique de *L'éthique*. Mais il dit la chose suivante : *Et puis je me suis aperçu que ce qui constituait mon cheminement était de l'ordre du je n'en veux rien savoir*.

---

<sup>1</sup> **DANS LE SÉMINAIRE ENCORE.**

<sup>2</sup> «... JE POUVAIS... » **SEUIL.**

Donc voilà un premier *je n'en veux rien savoir*, qui le concerne lui, sa manière à lui de n'en rien vouloir savoir comme étant ce qu'il y aurait de plus à dire sur l'éthique. Donc vous voyez ce nouage qui me semble essentiel entre *éthique du Bien-dire* et donc *éthique de n'en rien vouloir savoir*. Il n'y a pas de dire qui ne soit pas éthiquement articulé à « je n'en veux rien savoir », mais il n'y a pas que le ne vouloir rien savoir de la part de l'analyste.

Il continue dans le troisième paragraphe, et maintenant il dit : « *Ce qui, depuis quelque temps me favorise, c'est qu'il y a aussi chez vous, dans la grande masse de ceux qui sont là, un je n'en veux rien savoir, seulement tout est là, est-ce bien le même ?* ». Voilà donc deux positions, selon Lacan, qui concerne cet énoncé fondamental de cette passion dont il dit *qui est la seule véritable passion*, qui est celle de *ne pas vouloir savoir*. Donc nous avons d'emblée affaire dans ce séminaire à cette position éthique. Ce n'est pas un énoncé abstrait ; c'est une position éthique de tenir compte que *nous n'en voulons rien savoir*. Alors est-ce que c'est un effet de volonté ? Est-ce que ce *je n'en veux rien savoir*, il faut l'entendre comme un acte de volonté, comme un refus du savoir ?

On peut l'entendre. Nous savons que il y a des moments dans la vie, chez nous et chez nos analysants, où personne ne veut rien savoir, ni l'analysant, ni l'analyste, parfois ça coïncide et parfois ça se disjoint, parfois ça s'alterne ; de toute façon, là il y a une question éthique du non-savoir qui concerne quoi ? Qui concerne le statut même du savoir. Ça veut dire quoi ? Moi, cette question m'intéresse beaucoup.

Pourquoi ? Je pense, parce que comme je ne veux rien savoir, tout ce que je peux affirmer est dialectisable, autrement dit, est soumis à la loi de la dialectique, *Subversion du sujet, dialectique du désir* ; autrement dit, nous ne pouvons pas dire la vérité sur la vérité, ni dire un discours sur un discours ; et ça fait partie de l'éthique de l'analyste. L'analyste ne dit pas le discours sur le discours du patient. Il le fait de temps en temps, mais il en reçoit les effets. Peut-être qu'il est capable d'en entendre les effets... d'avoir n'est-ce pas dit la vérité sur la vérité ou le discours sur le discours ; on peut le dire de différentes manières. Ça veut dire quoi ? Que, à mon avis, et ce qui me guide à moi dans la lecture si complexe de ce séminaire, et je soulignerai quelques points de cette complexité et de cette articulation en même temps, ce n'est pas une complexité de choses qui sont les unes à côté des autres, elles sont nouées.

De quel nouage s'agit-il ? Il faudra bien le voir et l'examiner ; mais de cette dialectique, j'en soulignerai deux ou trois points. C'est la dialectique que vous avez tous pu repérer, non seulement dans ce séminaire mais dans n'importe quel séminaire, et Henri le faisait valoir très bien ce matin, c'est-à-dire que Lacan est dans un échange avec d'autres savoirs ; ça fait partie de la dialectique. Et ce n'est pas parce que les autres savoirs vont l'aider de l'extérieur. C'est que les autres savoirs, de leur côté et à leur manière, ont abordé des problèmes qui nous

intéressent au plus haut point. Seulement que il se sont ou bien arrêtés, ou bien égarés, ou bien confondus, tout ce qu'on voudra, ou bien transformés dans des systèmes politiques dont nous connaissons les effets. Par exemple, toute la référence de Lacan à Hegel ; on a vu ce que le marxisme a fait de la doctrine hégélienne ; je veux dire que ces savoirs ne sont pas purement théoriques, ils ont des conséquences pour l'existence, non seulement individuelle mais pour l'existence de la collectivité.

Cette dialectisation est une dialectisation... Pardon !

Maya Malet : Est-ce que de dire ce que tu viens de dire sur les autres savoirs, ce n'est pas prendre la position qu'il ne faut pas avoir, qui serait d'avoir... de savoir le tout sur un autre savoir ?

Jorge Cacho : Je ne crois pas, c'est justement l'éthique de la psychanalyse par laquelle j'ai commencé, de reconnaître la fonction essentielle de ce *je n'en veux rien savoir*. Ce n'est pas un savoir à la hégélienne c'est-à-dire que dans le cheminement de la recherche on arrivera à un savoir absolu, c'est-à-dire à un savoir non divisé, un savoir qui n'est pas constitué par un non-su, mais un savoir dans sa totalité, qui est un peu ce qui est notre tentation.

M. M. : Oui parce que Freud a eu lui aussi cette même attitude ...

Jorge : Freud a ... ?

M. M. : Freud a eu aussi cette même attitude de concertation et de questionnement par rapport aux autres ... *inaudible* .[J. C. : Oui] ... et il s'est arrêté aussi.

J. C. : Voilà, voilà un autre point de la dialectisation entre Freud et Lacan.

M. M. : Alors, voilà, pourquoi est-ce que nous on ne s'arrêterait pas aussi.

J. C. : Oui, tout à fait, et on voit bien concernant Freud et Lacan comment, même si comme tu le dis, Freud aussi a essayé de... Lacan fait une critique très acerbe de la position de Freud dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse* concernant cet attachement de Freud à l'Œdipe, autrement dit au père. C'est-à-dire que la dialectique ne peut pas être entendue, sinon dans la démarche éthique. Je pense que Lacan n'a pas eu beaucoup de plaisir à devoir dire que, évidemment, le désir de Freud s'était arrêté à la question du père, et donc que, de ce point de vue-là, ce n'était pas différent d'une religion monothéiste. La question... Pardon !

M. M. : C'est là que les... vos deux discours se rejoignent par rapport à la question de l'hystérie. Tu disais : elle est... dans cet appel du *Un* [J. C. : Oui.] mais pas forcément, elle peut être en appel de quelque chose et non pas d'un *Un*.

V. H. C. : C'est un appel du *Un*, du *Un* suffisamment puissant que etc. etc. bien sûr !

M. M. : Ça peut être aussi un événement traumatique, qui ne soit pas forcément...

V. H. C. : C'est un appel à un père imaginaire !

M. M. : C'est pas forcément un père

Nathalie Delafond : Est-ce qu'on laisse Jorge finir son topo...

Jorge Cacho : Mais ce sont de véritables questions. Revenons à une autre question fondamentale puisque tu l'évoques. Dans ce séminaire, ce qui avait déjà été abordé dans le séminaire ... *ou pire*, qui est la question du *Un*, y revient mais avec beaucoup de force, et ce n'est pas pour répéter ce qu'il a dit dans le séminaire ... *ou pire*, où il a insisté sur le fait que l'origine du *Un*, c'est le zéro. Donc, ce n'est pas le *Un* de la complétude, de la totalisation. C'est un autre *Un*. Dont le fondement c'est quoi, c'est un vide.

V. H. C. : C'est le non-su, est-ce que tu mettrais en parallèle avec cette dimension du non-su comme condition du savoir, comme un point zéro ? C'est une question.

J. C. : Je n'ai pas pensé à ça, mais c'est une question qu'on pourrait laisser en suspens. Quelle est la relation, est-ce qu'il y en a ? Entre ce non-su... Parce que dans le dialogue de Platon *L'Alcibiade*, il y a cette question du non-su comme faisant partie du savoir, mais un non-su qu'on pourrait arriver à savoir; il suffit de le soumettre à la dialectique socratique pour que le sujet puisse savoir.

Là où nous en sommes, c'est dans un dispositif où il y a dans le savoir un trou. Un trou qui constitue le savoir comme tel, qui n'est pas accidentel, qui n'est pas un phénomène de l'histoire, qui n'est pas un moment de l'Histoire pour reprendre la théorie de Hegel à laquelle Lacan fait référence en permanence dans tous ses séminaires et ce n'est pas par hasard, puisque ce qui spécifie le savoir freudien et que Lacan a porté vraiment à son terme si j'ose dire, c'est que ce savoir, ce qui le définit, ce qui constitue son socle, c'est que *on ne peut pas en savoir*.

Et dans le séminaire *L'Envers*, il y a toute cette relation entre savoir et vérité. La vérité comme ce qui est privé du savoir. Impossible de les faire coïncider ; il y a quelque chose d'un réel dans le savoir, d'un impossible dans le savoir. Il y a une triangulation dans ce séminaire entre le savoir, l'être et la jouissance. Voilà le terme de la jouissance. Beaucoup de collègues et de commentateurs de Lacan ont pensé que ce séminaire *Encore*, c'est un séminaire sur la jouissance. Et c'est vrai que il en parle beaucoup de la jouissance dans son rapport à l'être. C'est une question sur laquelle j'avais beaucoup insisté dans nos réunions. Nous avons

demandé à quelqu'un, et spécialement à Pierre-Christophe Cathelineau pour qu'il nous dise pourquoi ce retour de l'être, dans ce séminaire, qui avait été presque oublié pendant un certain temps par Lacan.

V. H. C. : Jorge, une question là. Alors, tu associes intimement l'être et la jouissance. Est-ce que tu ferais de l'être le support de la jouissance. Question, car je te vois les associer et tu dois avoir tout un background autour de ça.

J. C. : Je laisse ce souci à notre collègue Cathelineau. C'est une question qui m'intéresse, et sûrement que je vais essayer de travailler cette liaison si étroite, mais qui d'une certaine manière... et voilà la subversion lacanienne, qu'il introduit dans ce séminaire contrairement au séminaire précédent où il aborde la problématique de l'être. Et je sais que je n'ai pas pu malheureusement assister au séminaire d'été ; j'avais décidé de prolonger mes vacances. Et donc, je sais qu'il y a eu une intervention de Ricard, de notre collègue et ami qui a fait un topo sur l'être chez Lacan. Là il me semble, et nous aurons l'occasion vraiment d'en débattre, qu'il y a une articulation entre savoir, jouissance et être qui est tout à fait une articulation nouvelle. Puisque il va défaire, si je ne comprends pas trop mal ce qu'il a dit, et il y a eu le chapitre... J'avais marqué le chapitre sur la jouissance, il y a le chapitre, je ne me rappelle pas, c'est le 9 ou le 11, vous le trouverez, peu importe à la limite, mais ce qui est important c'est qu'en parlant de la jouissance il emploie l'expression substance jouissante, autrement dit il renverse la manière dont la philosophie en général avait donné à l'être ce statut de fondement du sujet.

Et Lacan lui même s'en était appuyé sur sa lecture de Descartes, « *je pense, donc je suis* ». L'être « je suis » fondé par la pensée. Là, c'est la substance jouissante, c'est la jouissance qui donne son statut à quelque chose de l'être, quelque chose, nous ne savons pas quoi, nous verrons qu'est-ce que c'est que cette substance ; mais nous savons que ce qui la définit c'est la jouissance. Et ça implique un renversement; autrement dit, le sujet ne peut pas être sûr de lui même, ne peut pas s'identifier, « je suis », que en tant que jouissant. Et ça a des conséquences cliniques extraordinaires, le patient se présente comme étant *je suis* : je suis docteur, je suis amant, je suis malheureux, je suis, je suis, je suis... et alors ; est-ce que nous allons entendre ça dans le registre des identifications ?

Pourquoi pas ? Il est malheureux parce que son père l'a maltraité pendant son enfance, il est malheureux parce qu'il est le fils de je ne sais pas quoi. Bien sûr, ce sont des déterminations importantes. Mais, qu'est-ce qui définit sa position ? C'est l'être ou c'est la substance jouissante ?

Je vais m'arrêter tout de suite, mais il y a toute la problématique ... toute la problématique, toute une modalité, disons comme ça, toute une modalité qui me semble intéressante pour nous et chacun de vous a

évoqué les lectures de livres, comment il y a des auteurs qui leur permettent d'avancer dans leur travail analytique, ce dont Lacan ne s'est pas privé. Vous verrez comment dans la question concernant l'amour, non seulement l'amour du transfert, où il s'était appuyé sur la théorie platonicienne, pour faire du manque la dynamique de l'amour, qui est le thème platonicien par essence, mais en interprétant le manque tout autrement, comme justement constitutif, comme tu l'as évoqué et pas comme une sorte de disgrâce qui nous tombe dessus. Quand on est malheureux c'est à cause de quelqu'un... C'est donc comment Lacan dans ses élaborations si complexes, par exemple sur l'amour, qu'il va différencier et de la jouissance et de la sexualité par le biais de l'amour courtois, où il n'y a pas de sexe et il y a un rapport à la jouissance.

Nous avons vu dans le Platon comment l'amour est métaphore et donc signifiant du transfert, l'amour du transfert – celui de Freud – il va en faire un signe, alors effectivement que ça nous pose question. Pour ce qui concerne le statut du signe j'avais quelqu'un qui est parmi nous, je la vois là au fond, qui est une linguiste, madame Lemaître. Je l'avais invitée à travailler sur la problématique de la Logique de Port-Royal. Voilà une problématique que Lacan aborde, qui est la question du statut du signe et son lien à l'amour.

V. H. C. : C'est le fameux quelqu'un : un signe représente quelque chose pour quelqu'un, c'est ce qui sauterait dans la logique du signifiant.

J. C. : Tout à fait.

V. H. C. : Et tu dis donc que dans ce séminaire, Lacan fait de l'amour un... signe.

J. C. : Il le dit, il affirme : *l'amour est signe de la jouissance* et il dit encore davantage : *la jouissance, ce n'est pas un signe de l'amour, elle n'est pas un signe d'amour.*

V. H. C. : Attends, ça c'est pas la phrase très controversée qu'on avait discutée au séminaire d'été : *la jouissance du corps de l'Autre n'est pas un signe de l'amour* ? Stéphanie, c'est bien ça. Mais ce que Miller a bien omis, c'est que dans la version intégrale, il est dit : *mais c'est la seule réponse possible, la seule réponse.*

J. C. : Oui, il l'a omis comme tant d'autres ont omis d'autres choses, vous savez les textes ; ce qui est intéressant dans les textes même s'il y a des omissions...

V. H. C. : Oui, mais ça confirme ce que tu dis : c'est-à-dire que la jouissance du corps de l'autre...

J. C. : Je ne sais pas si ça confirme... de toute façon ça n'est pas parce que l'un confirme ce que je lui dis que l'autre a tort. Je veux dire que les textes... nous connaissons les textes anciens, il y a mille versions,

donc c'est à travailler ; chacun a une version... Enfin, c'est ma position, je suis un lecteur de textes qui n'ont pas été écrits, comme ceux de Lacan d'ailleurs, ce sont des séminaires, et donc il y a plusieurs versions et ça a permis aux lecteurs attentifs, aux chercheurs, d'établir, est-ce que c'est vrai ? Est-ce que ça c'est bien ? Est-ce que la virgule ça doit être là, ou là ou là ? Moi je ne suis pas un fanatique de la vraie version, mais bon, ça, ça fait partie de la dialectique. Ecoutez, je pense qu'il y a des questions passionnantes. Certaines, comme on dit, à cause du temps qui va toujours vers l'avenir, autrement dit que ça se raccourcit, c'est ça que ça veut dire (rires). Et on peut penser aussi qu'on rajeunit tous les jours, hein ; quoi qu'il en soit, et à cause du temps, il y a des questions qui ne seront pas abordées ; mais, c'est pourquoi nous avons décidé nous trois que la dernière séance sera une table ronde, autrement dit sera un moment où chacun pourra très librement, si j'ose dire, comme nous le faisons, exposer les questions où chacun... enfin est pris. Quelles sont les questions que ça nous a posées, quels sont les pas que les différents exposés nous ont permis d'avancer ou d'être perplexes, enfin les différentes modalités du rapport à ce *je n'en veux rien savoir*, qui devrait être à mon avis n'est-ce pas le ...

V. H. C. :... le fronton !

J. C. : Le fronton, voilà, on devrait l'écrire partout : *Je n'en veux rien savoir*. Et si nous partons de là, je crois que nous pourrions arriver à en savoir un peu. Voilà ce que j'avais à vous dire, il y a beaucoup de choses bien sûr. Voilà, et ....Henri !...

Henri Cesbron Lavau : Oui, bon, merci beaucoup...

*Transcription : Frank Salvan ; relecture : Monique de Lagontrie*